

# « Les patrons chrétiens ont renoncé à porter des combats »

SONO L'ESPRESSO



Entretien avec Joseph Thouvenel, secrétaire confédéral de la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC).

## Comment un patron chrétien peut-il aborder la crise économique post-Covid ?

Un patron - chrétien ou pas - doit d'abord s'occuper de la pérennité de son entreprise. Si la rentabilité tombe, le collectif ne peut pas être sacrifié au prétexte qu'il faudrait garder tout le monde, et que rien ne doit évoluer. La recherche du bien commun suppose une évolution permanente. La question porte donc sur la méthode.

## Justement, peut-on licencier « humainement » ? Comment ?

Oui, et le patron chrétien a d'abord un devoir de vérité, c'est-à-dire agir loyalement et courageusement. On ne trompe pas les gens, on n'invente pas des fautes qui n'existent pas comme je vois souvent, on s'arme de courage pour dire les choses en face-à-face, quand c'est possible. Ensuite, je dirais qu'un critère important est de s'intéresser à « l'après ». Quand la personne quitte la communauté de l'entreprise, elle ne disparaît pas de la Terre ! Ce n'est pas simple quand on est pris dans les difficultés, mais trop souvent cette dimension est négligée par manque d'intérêt. Le lien doit perdurer, en prenant en compte les enjeux de reconversion, d'employabilité et les situations familiales particulières.

## Comment jugez-vous, globalement, la voix que portent les patrons chrétiens sur le monde économique ?

Globalement ? Timide ! Ils font des choses dans leurs entreprises respectives, certains sont parfaitement cohérents, mais ils ont renoncé à porter des combats sur la place publique. A quel moment ont-ils une parole forte, commune, très claire sur cette société matérialiste où l'on traite les gens comme des numéros ? À quel moment je vois la famille Mulliez protester contre l'ouverture des supermarchés le dimanche ? C'est pourtant une question essentielle. Sans ce marqueur, ce jour de la semaine où l'on échappe à la pression financière et consumériste, la valeur travail même perd de son sens. Ce que j'observe, c'est que beaucoup de chefs d'entreprise chrétiens ne se sont pas encore libérés

de ce carcan matérialiste. Il existe pourtant tout un écosystème de patrons chrétiens, qui réfléchissent tous les jours à ces questions et tentent de faire au mieux. C'est vrai, les chrétiens sont souvent à l'avant-garde de la pensée, mais on manque de cercles d'action. Moi, on m'a appris que le Verbe s'était fait chair. Les actes concrets, c'est l'actionnariat salarié, l'intéressement, intégrer davantage les salariés au destin de l'entreprise. Il faut y aller, prendre des risques ! Beaucoup objectent que ce n'est pas simple. Mais le défi de patrons chrétiens c'est justement de lever le regard du quotidien. Sur les délocalisations en Chine,

on me dit que c'est impossible d'arrêter face à la concurrence mondiale. J'entends, mais est-ce qu'en même temps, ils mènent un combat pour une traçabilité sociale en France et en Europe ? Ce que je leur reproche en réalité, c'est d'adopter le fatalisme ambiant : « C'est la mondialisation, on n'y peut rien. » Il faut être pionniers, mais ça implique aussi d'être courageux.

## Courageux face à quoi ?

C'est un discours qui remet en cause une partie du « business » et des codes de nos milieux chrétiens de plus en plus bourgeois. Est-ce qu'on ose dans les diners en ville dire à nos pairs « Arrête. Ce que tu fais, ce n'est pas bien. Tu ne gagnes pas ton argent honnêtement » ? Je crois que non, de crainte de passer pour un rêveur, ou carrément de se voir mettre au ban de la société, comme cela peut arriver pour les sujets de bioéthique.

## Comment jugez-vous la qualité du dialogue social actuel ? Les patrons « sociaux » se distinguent-ils ?

Pas assez. Globalement, syndicat et patronat sont enfermés dans un schéma, imprégné de lutte des classes. Sur les licenciements, il y a tout un jeu de théâtre déplacé, entre les deux parties : les patrons commencent par proposer un plan de départ de 3 000 salariés pour finalement tomber d'accord sur 2 000 avec les syndicats... Comment retrouver la confiance dans ces conditions ? J'entends certains chefs d'entreprise

DIEU SE REPOSA AU SEPTIÈME JOUR, ET CRÉA AINSI LA PREMIÈRE REVENDICATION SOCIALE



chrétiens déplorer « la montée de l'individualisme » chez leurs salariés, qui ne seraient plus prêts à sacrifier une partie leurs avantages pour sauver une entreprise, comme le proposent désormais les accords compétitivité. Mais il faut voir comme on leur parle. **Les annonces de plans sociaux se succèdent, renforçant l'antagonisme entre patrons et salariés...**

Beaucoup de patrons chrétiens s'arrêtent encore au « devoir de la bonne gestion ». Or c'est quoi, en général, cette « bonne gestion » ? Une entreprise qui a la capacité de faire le maximum de bénéfices avec le moins de moyens possible. Le salarié, à force d'entendre ça, s'envisage lui-même comme un bon gestionnaire de sa petite entreprise personnelle : celui qui gagne le plus, en rationalisant ses efforts. Chacun devient son petit gestionnaire.

## Comment les patrons chrétiens peuvent-ils aider à sortir de ce duel ?

Profondément, le devoir du patron chrétien est de réussir à redonner du sens au travail, d'associer le salarié au destin de son entreprise. Dans la pensée sociale de l'Église, quand on travaille, on est co-créateur d'une œuvre, ce n'est pas qu'une relation contractuelle. Au-delà de toute gratification matérielle, là où le patronat chrétien peut faire la différence, c'est en réussissant à poser, dans les actes, une vision spirituelle de l'homme au travail.

Recueilli par Héloïse de Neuville